



Alors, agitant son drapeau. — Page 223.

— Que le prince désavoue, ajouta Richard avec un soupir. Cependant, il a peut-être raison, mais si nous réussissons, Isabelle, si nous réussissons, votre père devient le souverain d'un peuple grand et éclairé ! Alors quel espoir me restera-t-il ?

— La Providence ne nous abandonnera pas, Richard, répondit Isabelle. Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que les espérances les plus folles, les visions les plus exaltées s'étaient élevées dans mon esprit ? Je ne vous les décrirai pas, Richard ; mais ai-je besoin de vous avouer qu'elles vous concernaient ? Les derniers mots de notre pauvre Mary-Anne, à son lit de mort, ont fait sur moi une impression que je ne puis oublier.

— Je devine bien toutes les espérances et les aspirations que son langage prophétique a pu faire naître en vous, reprit Markham, car il y a eu des moments où j'ai été assez faible pour céder à la même influence, mais l'avenir appartient au Tout-Puissant, et c'est lui qui nous envoie bonheur et peines ! Je dois maintenant vous quitter, mon Isabelle bien-aimée ; quand je serai loin, vous penserez souvent à moi ?

— Oh ! Richard ! allez-vous réellement partir pour cette expédition si pleine de dangers ? s'écria Isabelle, s'abandonnant à sa douleur au moment où la séparation approchait. Je vous ai dit d'espérer. Je voulais vous consoler, mais c'est moi maintenant qui ai besoin de consolation pour vous dire adieu. Oh ! mon Richard ! si vous saviez quelle angoisse remplit mon cœur, vous pourriez mesurer toute la profondeur de mon amour pour vous !

— Je le sais, je le sais, chère Isabelle, s'écria Markham en la pressant contre sa poitrine : je n'oublierai jamais avec quel dévouement, avec quelle fidélité vous m'avez aimé ! Quand j'ai été chassé de la maison de votre père, accablé des soupçons les plus odieux, votre amour n'a pas changé, et dans plus d'une heure cruelle j'ai trouvé une douce consolation dans la pensée que ton cœur m'appartenait ! O ! Isabelle ! que Dieu,

dans sa miséricorde, permette que je sorte de cette entreprise avec honneur ! non que je sois influencé par des motifs d'ambition égoïste, mais alors j'aurai surmonté un des obstacles qui s'opposent à notre union... et maintenant, adieu, mon ange ! mon Isabelle bien-aimée ! Adieu ! adieu !...

— Adieu, Richard, adieu, mon tendre ami, mon premier et mon seul amour ! murmura Isabelle en pleurant amèrement sur sa poitrine.

Alors ils s'embrassèrent avec une ardeur passionnée et avec cette peine à se séparer et cette profonde terreur de s'arracher l'un à l'autre que les amants qui se séparent peuvent seuls connaître :

— Soyons fermes, Isabelle, dit Richard, qui peut dire quel bonheur nous apportera ma participation à cette entreprise ?

— Oui, quelque chose me dit que vous réussirez, répondit Isabelle, et cet espoir me soutient.

Ils s'embrassèrent encore, puis ils se séparèrent.

Oui, ils se séparèrent ; bientôt ils agitèrent leurs mouchoirs pour la dernière fois, et quelques moments après ils ne s'apercevaient plus.

Richard regagna sa maison.

Il avait visité la ferme d'Hounslow quelques jours auparavant et dit adieu à Katherine.

La jeune femme avait pleuré quand son bienfaiteur lui avait appris qu'il quittait momentanément l'Angleterre. Mais il ne lui dit rien de la nature de l'affaire qui l'obligeait à s'éloigner de son pays natal. Elle ignorait donc les dangers qu'il allait courir.

Il avait encore à dire adieu aux hôtes de sa maison : mais, à l'égard de Monroë, d'Ellen et du fidèle Whittingham, il se montra moins réservé qu'il l'avait été avec Katherine.

Vainement le vieux sommelier avait-il imploré Richard de ne pas se mêler des affaires des autres ; vainement M. Monroë s'efforça-t-il de lui persuader que c'était folie de risquer sa vie dans

les dissensions politiques d'un pays étranger ; vainement la belle et généreuse Ellen avait-elle, avec la tendresse d'une sœur, appuyé l'avis de son père, Richard était résolu ; ils le crurent obstiné, insensé, presque fou, mais ils ne connaissaient pas son amour pour Isabelle.

— Je dois maintenant vous faire connaître une certaine partie de mes affaires, dit notre héros en s'adressant à monsieur Monroë, afin que vous les gériez pour moi jusqu'à mon retour. J'ai mis dans cette entreprise tous les capitaux que j'ai pu réunir ; vous trouverez dans mon coffre-fort, dont je vous laisse la clef, une somme suffisante pour faire face aux besoins de la maison jusqu'en janvier ; si je ne revenais pour cette époque, vous trouverez dans le même endroit des papiers qui vous donneront les instructions nécessaires pour les sommes qui me seront dues à ce moment par mes respectables fermiers.

De plus, ajouta Richard, et ici sa voix s'émut, mon testament se trouve dans le coffre-fort ; et, si je succombe, mon cher ami vous verrez, et vous aussi, mon fidèle Whittingham, que je ne vous ai pas laissés sans ressources.

— Richard, ceci est trop généreux ! s'écria M. Monroë avec des larmes de reconnaissance dans les yeux.

Whittingham aussi pleurait ; et Ellen sanglotait convulsivement, car elle regardait Richard comme un frère.

— Ne rendez pas le moment de notre séparation plus pénible qu'il ne l'est déjà, mes chers amis, dit Markham, vous ne pouvez pas comprendre, mais vous saurez, si je vis, les motifs qui me poussent à me joindre à cette expédition. Monsieur Monroë, Ellen, Whittingham, j'ai une dernière demande à vous adresser : vous savez tous que le 10 juillet 1845 je dois avoir une entrevue solennelle avec mon frère. Si je périssais dans un pays lointain, si j'étais en prison, ou si quelque accident empêchait mon retour, que l'un de vous me représente en cette occasion, et dise à mon frère combien je l'aimais, avec quelle im-